

ENQUETES ET REPORTAGES

magazine.union@sonapresse.com

Covid-19 : quel sort pour les autres pathologies?

ENTRE le confinement qui réduit les déplacements, ou encore une information approximative, difficile de savoir ce que deviennent les autres affections en ces temps où la priorité est accordée à la lutte contre le Covid-19. Un tour des centres de santé de la capitale permet de comprendre comment se débrouillent les autres malades pour se faire soigner.

Line R. ALOMO
Libreville/Gabon

BRIGITTE, une dame d'un certain âge, a ressenti, il y a peu, les signes du paludisme. Avec une actualité dominée par le Covid-19, elle n'a pas jugé utile d'aller ni en PMI, ni dans un centre de santé public, convaincue qu'ils ne reçoivent plus d'autres maladies que celle de coronavirus. "Je suis allée en clinique sans même réfléchir. J'ai dépensé plus qu'il ne fallait", avoue-t-elle. Il fallait donc aux reporters de "L'Union" tenter de comprendre ce qui a poussé beaucoup à croire que les autres pathologies étaient en confinement depuis que sévit le Covid-19.

Direction : le Centre hospitalier universitaire Fondation Jeanne Ebori. Ce mardi matin, il y a une affluence inhabituelle dans la cour. L'hôpital dédié à la mère et à l'enfant semble plus sollicité que d'habitude. Mais ces personnes, visiblement des garde-malades, ne semblent pas se soucier de la distanciation sociale. Même les masques, ici, sont portés sous le menton. Parmi eux, Landry. Il médite en silence. Il est venu ce matin voir sa fille de 21 ans. Elle a accouché il y a deux semaines. Bien avant la délivrance, elle avait un accès de fièvre qui a persisté après. Et dans l'après-midi de lundi, la jeune fille a été conduite à Jeanne Ebori où elle a été prise en charge, puis hospitalisée. Nathalie est aussi parmi les nombreuses personnes présentes devant le bâtiment hospitalier. Sa petite fille de 3 ans y est admise depuis deux jours. Elle avoue avoir reçu un accueil impeccable. Même si, au départ, elle a longuement hé-

sité avant d'amener son enfant à l'hôpital.

Dehors, pour assurer l'accueil des malades, une équipe de soignantes en surblouse. Renseignements pris, ici les femmes en travail doivent juste venir dès que les contractions se déclenchent. Il semble donc qu'à Jeanne Ebori, l'on soit mobilisé pour apporter des soins aux patients hors Covid-19. Le ballet des ambulances semble l'attester.

Il est bien loin l'époque où on arrêtait les gardes à minuit dans ce CHU.

Autre hôpital, le Centre hospitalier universitaire de Libreville. L'esplanade de son service des urgences, d'ordinaire prise d'assaut par les parents des malades, est étonnamment vide. "Vous savez, en ces temps de confinement, ce n'est pas étonnant. On devrait normalement assister à une réduction d'accidents, du fait de déplacements quasi inexistant", croit savoir un observateur avisé de cette formation sanitaire. Toujours est-il que le centre d'hémodialyse de cet établissement hospitalier ne s'est jamais arrêté. 24H/24, ses équipes se relaient pour soigner

Jusqu'ici, on peut dire que les malades de la capitale peuvent continuer de bénéficier de soins hospitaliers. Seule l'information leur manquait et, peut-être, le moyen de rallier le centre de santé le plus proche de leurs domiciles.



Photo: L.R.A.

A Jeanne Ebori, une affluence plus que d'habitude atteste de ce que l'hôpital reçoit ses patients dédiés

les insuffisants rénaux. Le coronavirus n'a rien changé aux habitudes. Cependant, dans le cadre de la mobilisation contre la pandémie, quelques réajustements ont été opérés, pour éviter le nombre de personnes en mouvement. Là-bas, chaque malade a reçu une bavette qu'il doit garder pendant toute la séance de dialyse. De même, le matériel est automatiquement désinfecté entre deux malades. On observe un certain ralentissement au niveau des consultations. Mais, tout nouveau patient est pris en charge, précise la directrice du centre, le Dr Armelle Judith Mbourou Etomba. "Les rotations du personnel se font désormais dans la journée pour pouvoir brancher très tôt les patients, afin qu'ils ne sentent pas la coupure", explique encore la néphrologue. Pour rallier le centre, un bus de Transurb

a été mis à disposition du personnel. A la grande satisfaction de la responsable du centre d'hémodialyse.

À l'hôpital de la coopération sino-gabonaise, sis à Bellevue II, l'affluence des grands jours n'est pas de mise ce jour-là. Mais l'on continue de recevoir normalement les usagers. On pense que les difficultés de transport en commun seraient à l'origine de l'absence d'affluence des jours "normaux". Qu'à cela ne tienne, le personnel soignant est présent au poste. En témoignent les consultations qui se poursuivent jusqu'à midi. La seule difficulté, à laquelle sont confrontés les personnels de santé, ce sont les laissez-passer pour franchir les check-points des forces de sécurité pour faire respecter le confinement. Des autorisations de circuler qui, malheureusement, tardent à arriver. Et dire que

l'hôpital a été requisitionné comme centre de dépistage du Covid-19, les grandes structures ne reçoivent plus d'autres cas, nous sommes là. Nous avons pris le relais", explique un témoin rencontré sur place.

Jusqu'ici donc, on peut dire que les malades de la capitale continuent de bénéficier de soins hospitaliers. Si la formation fait défaut, ou il y a un manque de moyen des patients, il faut aller chercher le centre de santé le plus proche de leurs domiciles.

Toutefois, une question taraude les esprits : quelle organisation a été mise en place pour éviter les ruptures et autres problèmes de traitements aux malades de Libreville, le pays dont les pathologies sont en charge dans la capitale ?

ENQUETES ET REPORTAGES

magazine.union@sonapresse.com



Itinéraire d'un patient en temps de Covid-19



Pas facile pour les patients programmés en dialyse de rallier le centre d'hémodialyse.

L.R.A.
Libreville/Gabon

ALEXEL est un insuffisant rénal. Il a 3 séances de dialyse par semaine au Centre national d'hémodialyse (CNH) du Centre hospitalier universitaire de Libreville (Chul). À ses côtés, Éléonore. Elle accompagne son mari à ses séances de dialyse dans le même centre. Le premier habite les Charbonnages, Éléonore et son mari sont au PK 18. Tous doivent rallier le CNH 3 fois par semaine. En ces temps de confinement, comment y arrivent-ils ? Alex a, une fois, marché du Chul aux Charbonnages après sa séance. Heureusement depuis peu, c'est un parent qui le dépose et le ramène désormais. Quant à Éléonore et son époux, ils ont appelé le 1420 (numéro vert de mise à disposition de taxis) la première semaine du confinement général du Grand Libreville. Le taxi les a pris et les a ramenés. Gratuitement.

Mais depuis le début de cette semaine, le 1420 ne répond plus. "Ce matin (mardi 21 avril dernier NDLR), nous avons squatté un bus qui transportait le personnel du Chul. Nous avons montré notre

laissez-passer pour qu'ils acceptent de nous prendre avec eux. Ils nous ont signifié que ce ne sera pas une habitude", témoigne le couple.

D'autres malades ont recours, apprend-on, au Samu social, en appelant un autre numéro vert, le 1488, qui met à la disposition des patients divers et variés, ses ambulances. Il les prend et les ramène à domicile.

Mais rien de fluide, note-t-on. Il y a donc trop de couacs dans la chaîne. Des insuffisances de nature à décourager beaucoup à aller à l'hôpital, malgré leur bonne volonté. Il est légitime de se demander si l'on ne va pas assister, sous peu, à une augmentation de décès dus aux autres maladies, victimes d'une certaine négligence dans leur prise en charge.

Il est légitime de se demander si l'on ne va pas assister sous peu à une augmentation de morts dus aux autres maladies, victimes d'une certaine négligence dans la prise en charge.

és en ces temps de Covid-19.

Ces questions sans réponses du Copil

L.R.A.
Libreville/Gabon

AVEC la survenue du Covid-19, tous les pans de la vie ont été bouleversés. Si bien que de nombreuses personnes ont eu l'impression que le nouveau coronavirus retient toutes les attentions, et occultent tous les autres problèmes de la vie, les autres maladies surtout. Pourtant, les enfants continuent de venir au monde. Les malades chroniques ont toujours besoin de leurs traitements, qui n'ont rien à voir avec celui du

coronavirus. En somme, les autres pathologies sont toujours présentes en même temps que les inquiétudes des populations. Beaucoup ne sachant pas si elles doivent continuer de se rendre à l'hôpital, malgré la pandémie. Le constat est d'autant plus avéré que jamais, dans son décompte de cas de nouveaux malades, le Comité de pilotage (Copil) du plan de veille et de riposte contre l'épidémie à coronavirus ne semble penser qu'aux seules préoccupations liées à cette situation. Et aucun dispositif

parallèle sérieux n'existe pour les personnes souffrant d'autres maladies, en dépit du caractère redoutable de la plupart d'entre elles. L'on se rappelle que les femmes enceintes se sont inquiétées du sort qui leur est réservé. Le Copil n'a pas jugé utile de les rassurer. Les autres malades se sont sentis laissés-pour-compte. Une fois encore, l'on attendait que le Copil explique que le Covid-19 n'a pas tout arrêté. Rien n'a été dit du côté de l'immeuble Alu-suisse où se tiennent ses réunions quotidiennes, dans ce sens.



Les autres hôpitaux continuent de recevoir pour diverses autres pathologies, mais l'information mériterait d'être vulgarisée par les autorités sanitaires.

Si d'aucuns encore s'attendaient, une fois que certains hôpitaux ont été réquisitionnés pour le Covid-19, à ce que soit communiquée à la population la conduite à tenir en cas d'autres

pathologies, ils doivent malheureusement continuer à s'armer de patience. Et, malgré les critiques sur la communication du Copil, l'information juste tarde à être rétablie.